

LE GOLEM (1920)

de Paul Wegener

images : Karl Freud décors : Hans Poelzig
d'après la nouvelle de : Gustav Meyrick

interprétation : Paul Wegener, Lyda Salmonova, Albert Steinruck,
Ernst Deutsch, Lothar Müthel, Otto Gebühr, Greta Schröder

Le Rabbin Loew lit dans les étoiles qu'un grand malheur menace la communauté juive de Bohême. Grand initié, philosophe et alchimiste, le Rabbi se met à construire dans son laboratoire une créature d'argile, réplique de l'Adam Primordial, dotée d'une force prodigieuse qui pourra être animée à partir d'une formule magique auquel ont accès quelques Maîtres de l'humanité. Cette créature aura pour objet principal de défendre le peuple juif, menacé dans son existence même.

Ainsi commence une légende unique de l'histoire du monde. Meyrick puis Wegener ont un peu modifié son histoire, telle qu'elle a été racontée au départ avec ces rémanences qui subsistent aujourd'hui à Prague.

Paul Wegener fut un élève direct du grand homme de théâtre allemand Max Reinhardt. Il va retenir de son Maître la magie des éclairages et comment capter une fluidité d'atmosphère.

Il devient le plus grand réalisateur du cinéma allemand des débuts. Il signe déjà en 1916 un premier chef d'œuvre, « Le joueur de flûte de Hamelin », puis une première version du « Golem » en 1915, une autre en 1917 et enfin celle qui est la plus réussie en 1920. C'est un film expressionniste, aux caractéristiques esthétiques majeures : déformation de la ligne et des couleurs au profit d'une affirmation exacerbée du sentiment recherché par le créateur.

Ce film est un enchantement du regard avec les éclairages nuancés, une lumière chaude à la Rembrandt qui inonde les intérieurs et modèle les visages.

Des moments rares que le cinéma semble avoir oubliés comme la scène aux cercles de flammes de l'appel du démon, et plus poignante encore, la tête phosphorescente de la bête aux yeux tristes et vides qui flotte lentement dans un grand désespoir puis se transforme en un énorme masque chinois dont le profil surgit au bord de l'eau avec une sorte de fragilité prodigieuse poussée à l'extrême par l'exploitation des moyens visuels. Les décors du ghetto font surgir sur l'écran la forme originale des bâtiments gothiques avec ses maisons aux pignons raides, très beaux et très étroits couverts de chaume ; leurs contours anguleux, obliques, leur volume chancelant, leurs marches usées, creuses, évoquent un ghetto malsain et surpeuplé où l'on vit dans une angoisse sans fin. A l'intérieur, la foule plongée tantôt dans la terreur, tantôt dans la joie excessive, malade rappelle par moments les contours flamboyants, le mouvement déchiqueté d'un tableau du Greco. L'effet est particulièrement

plastique quand l'ornemental dérive du naturel, par exemple cette vue en plongée du tabernacle de la Thora et, des deux côtés, la rangée des grandes trompettes sacrées. Dans les intérieurs, des nervures et des ogives gothiques forment une sorte de filet dont les mailles encadrent les personnages, ce qui donne la stabilité à la vibration d'une atmosphère fluctuante et parfois curieusement impressionniste. De temps en temps, il y a toutefois le choc expressionniste de certains éclairages qui jaillissent comme un cri aigu : la conque violemment éclairée de l'escalier tournant, les lueurs jetées par les chandeliers à sept branches, les visages livides, angoissés des fidèles dans la synagogue. On ne peut oublier encore les images du Rabbin Loew, traçant dans son laboratoire un cercle magique dont ni lui ni son disciple ne devait sortir ; le sol se fendait et des flammes s'élevaient. Tout dans ce film témoigne de connaissances prodigieuses à la fois du théâtre, de la peinture, et de l'alchimie alors très répandue dans l'époque de ce temps-là.

Mais cette angoisse ontologique va être totalement détournée et c'est la force du film, par une petite fille en robe blanche qui vient offrir au Golem une pomme. Le mal est alors anéanti par la pureté et l'innocence. « Le Golem » est un film phare de l'école allemande.

A cette époque dorée du cinéma où le numérique n'existait pas, par la science de leur art, leur culture prodigieuse, des cinéastes de génie ont gravé sur les écrans de ce temps l'âge d'or du cinématographe. Heureusement que nous avons pu sauver, grâce aux travaux méticuleux d'autres artistes aux talents hélas ignorés du grand public, dans des laboratoires où la lumière ne pénètre que rarement, ces films d'hier qui restent prodigieusement actuels.

Plan par plan, avec une immense patience, ces artistes-là, les restaurateurs de films ont de nouveau, -comme pour les tableaux du quattrocento et du cinquecento- poli, repeint, enluminé des pellicules au support nitrate rongées par le temps.